

Frank ne comprit pas pourquoi, en sortant de la douche, il se retrouva seul face à l'Ancien au milieu des vestiaires. Les autres étaient déjà sortis. On entendait les échos de leurs voix fatiguées se répercuter sur les parois en brique de l'étroit couloir qui conduisait au hall d'entrée où se trouvait l'horloge pointeuse.

Ils étaient tous les deux à poil. L'Ancien tenait la serviette avec laquelle il venait de sécher les dernières gouttes d'eau qui s'accrochaient à sa toison grisonnante. Il regardait Frank avec une insistance troublante. Il fit une boule de sa serviette et la balança à l'intérieur de son casier grand ouvert.

— Joli coup, hein ?

Frank approuva d'un signe de tête. Après tout, l'Ancien était son chef et il pouvait lui rendre la vie impossible. C'était déjà arrivé à d'autres qui avaient fini par craquer. Mais cet Ancien-là, qui s'appelait Lucien Kasner, avait plutôt la réputation d'être un bon bougre. Pourtant, lorsqu'il le vit s'approcher de lui et poser une main sur son épaule après l'avoir détaillé de la tête aux pieds, Frank se crispa. L'Ancien ne parut pas s'en apercevoir.

— Tu fais un sacré rude beau gars, dit-il.

Autour de Frank, on avait déjà fait allusion à des histoires de ce genre et il se mit à rougir violemment. Lucien gratta son crâne à moitié chauve comme s'il réfléchissait à ce qu'il allait bien pouvoir dire ou faire. Il y eut un flottement dans son regard. À brûle-pourpoint, il lança :

— Que fais-tu pendant tes congés ?

La question était tellement inattendue que Frank écarquilla les yeux de surprise. Jamais l'Ancien ne s'était intéressé à sa vie en dehors de l'usine. Pas plus à la vie personnelle des autres gars de l'équipe. Ils pouvaient se marier, avoir des enfants, boire, jouer aux cartes, aller ou pas à la messe le dimanche, ce n'est pas que l'Ancien s'en fichait, simplement, une fois franchies les grilles de H4, tous ces types n'avaient plus d'existence réelle. C'est du moins ce que Frank croyait. Comme on était en juillet, qu'il allait avoir droit à ses quinze jours de congé, il répondit :

— Pas grand-chose.

— Tu ne vas nulle part ?

— Non.

Un sourire de satisfaction effleura le visage épais de l'Ancien sculpté dans une matière aussi sombre, aussi dure que la fonte qu'ils coulaient à longueur de jour ou de nuit. Les hauts-fourneaux ne s'arrêtaient jamais. Il fallait bien rattraper le temps perdu de la guerre.

— Alors, comme ça, tu ne vas nulle part, répéta-t-il, comme s'il voulait s'en persuader.

Frank haussa les épaules. Il ne voyait pas où il voulait en venir et il se tenait sur ses gardes. D'ailleurs, où aurait-il pu aller ? Il savait que, quelque part, il existait des plages avec des filles qui s'étendaient sur le sable comme pour faire mûrir au soleil leurs corps à moitié nus. Des corps à damner le diable. Mais cette image d'Épinal du bonheur était hors de sa portée, faute d'argent. Et puis, il y avait son

père cloué dans un fauteuil roulant. Il ne pouvait jamais s'absenter longtemps. Même si sa mère lui répétait souvent « Ne t'inquiète pas pour moi, va... Tu es jeune, profite de la vie, elle passe si vite », il fallait bien qu'il l'aide à s'occuper du vieux. Après l'accident, les cheveux de sa mère avaient blanchi d'un coup et elle, si attentive avant à son apparence, se négligeait. Elle traînait en pantoufles toute la journée dans une vieille robe de chambre usée d'une propreté douteuse. Frank croyait qu'elle aussi s'était mise à boire. Il s'était rendu compte que l'épicier italien de la cité où ils se servaient rechignait à leur faire crédit.

— Si tu ne fais rien, tu pourrais venir nous donner un coup de main pour les foins. Je te paierais. Tu comprends, le fils est parti en Indochine...

Après tout, pourquoi pas ? S'il rapportait un peu d'argent, ça aiderait sa mère.

— Il faut que je réfléchisse.

— Ne tarde pas trop, j'ai besoin de savoir.

L'Ancien se dirigeait vers son armoire métallique quand il se retourna.

— Si tu estimes que ce n'est pas assez pour trois ou quatre jours de travail, on peut discuter.

L'Ancien lui avait proposé une somme ? Il ne s'en souvenait pas.

— Ce n'est pas la question. Il faut que j'en parle à mes parents.

Par pudeur, Frank disait « mes parents », mais il pensait « maman ». Il avait l'impression que cela faisait des siècles qu'il n'avait pas adressé la parole à son père. Et quand il arrivait que leurs regards se croisent, ils exprimaient un sentiment de haine primitive. Plus d'une fois, il avait été tenté de précipiter son père dans la Chiers lorsqu'il le promenait dans son fauteuil roulant sur le chemin de halage.

Il ne comprenait pas pourquoi sa mère n'avait pas encore eu le courage de le faire.

— Je vous donnerai ma réponse demain.

— Demain, ça ira. Si jamais tu décidais de ne pas venir, j'aurai le temps de me retourner. Depuis trois mois que tu es dans mon équipe, j'ai eu le temps de t'observer et je sais que tu n'es pas un fainéant.

L'Ancien ne pouvait pas savoir que Frank se jetait dans le travail avec une rage désespérée. Pour oublier tout ce qui s'était passé. Pour oublier surtout qu'il n'avait pas d'avenir.

— Demain, c'est sûr ?

— Oui, sans faute.

L'Ancien prit son caleçon dans son casier. Il avait le corps massif et large d'un ours. D'ailleurs, sa façon de chalouper d'une patte sur l'autre quand il se déplaçait évoquait celle d'un ours. Il se rhabillait avec des gestes lents et lourds. D'abord le caleçon d'où ses fesses débordaient, ce qui fit sourire Frank, puis un maillot de corps bleu éteint comme celui de tous les hommes ; enfin, il passa sa chemise de toile grise et son pantalon de la même couleur. Frank, qui avait terminé avant lui, l'observait.

Ils empruntèrent à leur tour le long couloir. Par endroits, des déclarations d'amour ou des dessins obscènes avaient été gravés dans la brique avec la pointe d'un canif. Frank et l'Ancien marchaient côte à côte sans se parler. Frank ne devina jamais ce qu'il en avait coûté à l'Ancien d'enchaîner tous ces mots d'un coup. D'habitude, ils venaient buter sur la barrière infranchissable des lèvres comme si les sentiments n'avaient d'autre issue que de se perdre dans l'épaisseur grisonnante d'une moustache en broussaille. Tandis qu'il marchait à ses côtés, Frank se rendit compte que, depuis qu'il était dans son équipe, l'Ancien ne lui avait pas adressé dix phrases, y compris les grognements. Pour-

tant, il y en avait au moins une dont il était prodigue. Elle éclatait toujours tel un rugissement qui dominait le fracas des ponts roulants, le grésillement des poches de coulée ou la rumeur sourde et vivante de la matière en fusion. Il hurlait « Bougre de couillon » avec ses variantes « Bougre d'idiot » ou « Bougre d'imbécile ».

Il gueulait parce qu'un « mousse » à l'entrée d'une ligne avait fait une connerie et qu'il avait mis sa vie en danger. Ou, pire, celle d'un autre gars. L'Ancien fondait sur le maladroit pour lui arracher le ringard des mains. Puis il lui montrait comment écumer la fonte en ébullition tout en insistant sur la petite secousse que l'apprenti avait oublié d'imprimer au ringard pour le débarrasser des scories brûlantes qui pouvaient blesser. Ou alors, il se précipitait vers un autre pour l'aider à refermer sa poche de coulée avant que la fonte en fusion qui débordait déjà des lingotières ne se répande comme de la lave dans les allées. La fonte ou l'acier en fusion, c'était comme un opéra de Wagner, un déchaînement de forces originelles, implacables, qu'ils affrontaient chaque jour. L'Ancien n'expliquait pas, il montrait.

Ils arrivèrent devant la pointeuse. Ils durent attendre leur tour. Ils prirent place dans la file des ouvriers qui patientaient. Deux ou trois cartes postales envoyées par leurs copains avaient été glissées derrière l'horloge pointeuse. Elles représentaient des bords de mer avec leur alignement de parasols colorés.

À la mer, Frank n'y était allé qu'une seule fois avec la colonie de vacances des hauts-fourneaux de la Chiers. Il avait huit ans. Ils avaient pris le train jusqu'au Touquet après plusieurs changements, au terme d'un voyage qui lui avait paru interminable. On les avait installés dans un village de toile. Il avait plu durant tout son séjour. Une pluie fine, tenace, qui sentait le varech lui fouettait

le visage pendant leur promenade quotidienne le long de la mer tandis qu'il jetait des regards apeurés aux mouettes qui décrivaient de grands cercles menaçants au-dessus de sa tête. Encore aujourd'hui, il se rappelait l'odeur du ciré en caoutchouc qu'une monitrice avait fini par lui trouver. L'eau était glacée, mais ils étaient obligés de se baigner. Après, ils prenaient une douche pour se débarrasser du sel qui grattait la peau. Il se souvenait encore de ce sein rond et blanc qui débordait de l'amas de vêtements qu'une monitrice serrait contre sa poitrine en sortant de la douche. Vision qui hantait parfois ses nuits. Il n'avait pas aimé la mer. C'était bien avant l'accident, quand ils vivaient encore des jours heureux.

Même s'il arrivait à Raymond et à Mylène, ses parents, de se disputer, ils formaient encore une famille. Ils s'étaient mariés sur un coup de tête quand Mylène était tombée enceinte. C'étaient des jours fragiles, gais et légers. Son père les faisait rire en faisant le pitre au milieu de leur minuscule cuisine presque entièrement occupée par l'évier et le réchaud à gaz, mais elle paraissait si vaste à Frank que cette joie qui éclatait pour un oui ou pour un non en repoussait les murs au-delà de l'horizon. Son père ne trouvait pas encore déshonorant son travail dans un atelier de bonneterie. Mylène était heureuse, à cette époque. Elle n'avait pas encore appris à se réfugier dans l'encoignure de leur salle à manger en croisant ses bras pour se protéger des coups qui pleuvaient.

Frank sentit un coude dans son dos.

— Grouille-toi d'avancer, on n'a pas envie de moisir ici.

— Je pensais à autre chose.

— Ce n'est pas une raison pour emmerder les gars qui sont derrière toi !

Frank haussa simplement les épaules. Un mot de trop et tout pouvait dégénérer dans l'état de fatigue où ils se trouvaient. Il glissa son carton dans la pointeuse. Un petit déclic et il avait un long après-midi d'ennui devant lui. L'Ancien était parti de son côté sans lui serrer la main.

Le lendemain, dans une aube bleutée et tiède, peu avant six heures, Frank guettait le car Mousset qui ramassait les gars pour les emmener aux hauts-fourneaux. Lucien avait à peine posé un pied en bas du car que Frank lui disait :

— D'accord pour les foins.

L'Ancien se contenta d'un hochement de tête pour marquer sa satisfaction. Frank ne pouvait savoir à quel point sa vie allait en être bouleversée.

Ils se dirigèrent d'un pas mécanique vers le bistrot de Man Toinette situé à l'entrée du H4. Sa devanture, ornée de réclames pour les apéritifs Clacquessin pourtant disparus après la guerre, faisait comme une lumière dorée et rassurante dans le petit jour. Le bistrot de Man Toinette était la halte obligatoire avant de pénétrer dans l'enfer des hauts-fourneaux, dont le souffle brûlant ne cessait jamais. Sur le zinc, dans un alignement impeccable, des tasses de café fumantes et juste à côté, à la manière d'une sentinelle, un petit verre d'eau-de-vie les attendait. Les hommes, comme des automates, se dirigeaient vers le comptoir en faisant voler la sciure que Man Toinette n'avait pas encore balayée. Sans un mot, ils avalaient le café brûlant, puis le petit verre d'eau-de-vie qu'ils reposaient en faisant claquer le cul sur le zinc avant de sortir. Man Toinette, une grosse femme négligée mais chaleureuse, le ventre ceint d'un tablier de toile bleue, faisait alors une croix à la craie à côté de leurs noms inscrits sur une ardoise. Ils paieraient quand ils toucheraient leur quinzaine.

La première fois que Frank avait avalé son verre d'eau-de-vie, il s'était mis à tousser, la brûlure violente de l'alcool l'ayant surpris, ce qui avait fait éclater de rire les hommes.

— Te voilà baptisé, avait dit en rigolant un solide gaillard qui travaillait comme fondeur sur la même ligne que lui.

Il venait d'avoir dix-neuf ans.

L'Ancien menait deux vies de front. Une fois franchies les grilles de H4, il entrait en enfer comme on entre en religion. Un enfer qu'il aimait. Il aimait dompter ces forces primitives du feu et du métal en fusion qui répandaient dans un grondement de tonnerre leur odeur de soufre et de sable brûlé jusqu'à la nausée. Le feu qui transformait le minerai en fonte, puis la fonte en acier les cernait de toute part comme dans une arène. Quand il avait fini ses huit heures, l'Ancien prenait sa douche, se changeait et repartait en car dans l'autre sens. À l'intérieur de l'autocar, l'Ancien redevenait Lucien Kasner. Souvent, il somnolait, mais il y avait toujours une âme charitable pour le réveiller au moment d'arriver à Fresnois-la-Montagne. Il était d'ici, de Fresnois-la-Montagne, un de ces villages lorrains taillés dans la longueur, avec ses maisons toutes pareilles, que le car traversait d'un coup de tranchoir. Quelques instants plus tard, il déposait Lucien Kasner devant le chemin caillouteux qui conduisait à sa ferme.

Au H4, tout le monde connaissait l'histoire de l'Ancien et de sa ferme qu'il avait refusé de vendre à la disparition de ses parents. On l'avait traité de fou en attendant avec une jubilation mauvaise qu'il se casse la figure. Sa femme aussi avait douté. Mais il avait tenu bon et serré les dents, même s'il avait l'impression qu'on l'avait roué de coups quand le soir il se jetait sur son lit. Sans avoir le courage parfois de se déshabiller. Sa femme lui délaçait alors ses chaussures en prenant mille précautions pour ne pas le réveiller.

Puis, son fils l'avait aidé et, plus tard, sa fille Julie. La ferme était toujours là, plutôt prospère. À présent, on l'enviait, on le jalousait même un peu. On ne disait plus de lui qu'il était toqué, mais qu'il avait de l'argent.

Sa femme Marguerite, que tout le monde appelait Margot, l'attendait sur le seuil, sa main en visière pour le voir arriver de loin. Il déposa un rapide baiser sur son front et dit simplement :

— Il viendra nous aider.

— C'est bien.

— N'en parle pas à Julie, qu'elle ne s' imagine pas qu'il vient pour elle.

— Tu la crois bête à ce point ?

— À dix-sept ans, on est toujours un peu naïf.

— Tu as soif ?

— Sers-moi un demi-verre de vin avec de l'eau, si tu veux bien

— Monte, je te l'apporte.

Il emprunta l'escalier sombre et étroit qui conduisait à leur chambre. Margot avait laissé les volets fermés pour maintenir un peu de fraîcheur dans la pièce. Lucien se laissa choir sur le lit. Margot allait encore râler parce qu'il ne s'était pas donné la peine de retirer le couvre-lit, mais tant pis. Lorsqu'elle revint, il dormait déjà. Elle ressortit sur la pointe des pieds. Dans son demi-sommeil agité, l'image de Margot se confondit avec celle de son père. Cela faisait plusieurs jours qu'il le revoyait entrer dans sa chambre d'enfant, une pièce sans fenêtre qui servait maintenant de débarras. Pourquoi son père le secouait-il de cette façon, sans ménagement ? Il avait été surpris de le voir dans son costume de cérémonie, un costume noir qu'il ne portait qu'aux mariages, aux baptêmes et aux enterrements.

Il avait fait sa toilette sous le regard pensif de son père qui lui ordonnait :

— Habille-toi et que ça saute !

Quand il fut prêt, son père le serra entre ses genoux pour lui passer un peigne dans les cheveux. Il fit la raie du mauvais côté, car c'était bien la première fois qu'il s'occupait ainsi de son fils. Subitement, Lucien eut très peur. Il demanda :

— Qui est mort ?

— Quelle idée, bourrique ! Personne n'est mort. Simple-ment, il faut y aller.

Aller où ? Ni son père ni sa mère ne lui avait rien dit. Ils marchèrent pendant quinze bons kilomètres dans un air qui sentait la pomme mûre. C'étaient les quinze kilomètres qui séparaient leur ferme des aciéries de Goulaincourt. Tout le temps du trajet, son père tint la main de Lucien fermement serrée dans la sienne, comme s'il redoutait de le voir s'échapper. C'est seulement quand ils arrivèrent en vue des hauts-fourneaux crachant une épaisse fumée qui se dissolvait dans l'air en volutes grisâtres que son père sembla moins sûr de lui. Ils s'arrêtèrent un instant. Son père se pencha vers lui pour essuyer la sueur qui coulait de son front avec son mouchoir à carreaux.

— Il faut que tu sois présentable.

Ils reprirent le chemin des aciéries. Ils s'immobilisèrent à quelques mètres de la grille et restèrent plantés là de longues minutes, pendant lesquelles le gamin eut l'obscur impression que son avenir se jouait à pile ou face. Il était partagé entre la certitude d'un abandon qui le terrorisait et l'envie de découvrir un autre monde, plus vaste, plus excitant que l'horizon borné de la ferme.

Ils étaient restés si longtemps immobiles qu'un gardien avec une casquette galonnée avait fini par s'avancer.

— Il ne faut pas rester ici.

— Je viens pour mon fils.

— Pour votre fils ?

— Oui, pour du travail. Il peut travailler maintenant ; il vient d'avoir treize ans.

— Vous avez rendez-vous ?

— Ah... Il faut un rendez-vous ? Je ne savais pas.

Lucien se souvenait que son père avait tourné la tête à droite, puis à gauche comme pour chercher du secours.

— Je suis désolé, dit le gardien d'une voix radoucie, mais vous devez partir.

Le père et le fils faisaient demi-tour quand une voix derrière eux cria :

— Que se passe-t-il, Aimé ?

— Ces messieurs viennent pour du travail, mais ils n'ont pas de rendez-vous.

L'homme portait un costume sombre et des souliers parfaitement cirés. Il les observait à travers de petites lunettes rondes cerclées de métal quand le père de Lucien se hasarda :

— C'est pour le fils, monsieur. Il a fini l'école, et la ferme est trop petite pour le nourrir.

« La ferme est trop petite pour le nourrir. » Encore aujourd'hui, cette phrase résonnait avec ses intonations exactes dans sa mémoire. C'est à cause d'elle qu'il n'avait jamais capitulé et qu'il avait refusé de s'en séparer. À cause d'elle qu'il avait jeté tout son orgueil dans le plateau de la balance et n'avait jamais cessé de l'agrandir.

L'homme au costume sombre avait fini par les inviter à le suivre. Le dénommé Aimé avait entrouvert la barrière pour les laisser entrer. Qu'est-ce qui se serait passé si cette fichue barrière ne s'était jamais ouverte ? Sans doute que la vie de Lucien aurait été différente. À douze ans, parce

que son père avait triché d'une année, il était entré à la Société des hauts-fourneaux de la Chiers. Cela faisait près de quarante ans.

Il allait quelquefois se planter au-delà de l'étable qui abritait à présent une trentaine de vaches de race Holstein. De là, immobile comme une souche, il contemplait ses prés qui descendaient en pente douce jusqu'à un rang de saules masquant un petit ruisseau dont il percevait la musique cristalline portée par le vent. On ne parle pas à une terre comme à un animal familier sauf pour l'insulter, pour hurler « Saloperie de terre » quand elle résiste au socle de la charrue ou qu'elle ne donne plus rien comme une vieille femme. Mais quand il l'observait ainsi au moment où les martinets entamaient leur ronde échevelée dans le crépuscule, il avait la certitude que sa terre lui rendait toute la tendresse qu'il lui donnait. Ainsi, il était l'aboutissement de cette longue histoire qui avait commencé avec le père de son grand-père venu d'Allemagne, Horst Kasner. Il n'était qu'un maillon de cette chaîne qui ne s'était jamais interrompue. C'est là qu'étaient ses racines. Il aurait dû se sentir satisfait, mais il était en proie à un étrange malaise. Dans la chambre, toujours plongée dans la pénombre, il se retourna en faisant grincer le lit. Il avait la bouche sèche. Il chercha à tâtons le verre de vin coupé d'eau. Il lui trouva un goût amer. Une vieille femme du village qu'on appelait la Gargouille, à cause de toutes les dents qui lui manquaient, ne prétendait-elle pas que, lorsqu'on se souvient avec une telle précision de son père disparu, c'est qu'on ne va pas tarder à le rejoindre ? Il avait été idiot de lui parler de son rêve ; maintenant, il était trop tard pour revenir en arrière. Soudain, il se sentit comme un animal aux abois. Il avait peur. Peur des prédictions imbéciles de la Gargouille ? Peur de mourir surtout. Il se passa une main sur le front. Il était

en sueur. Quelle heure pouvait-il être ? N'avait-il accompli tout ce travail de forçat que pour aboutir à ça ? Mourir. Mourir maintenant alors qu'il restait tant à faire

Il avait connu l'émerveillement du premier corps de femme qui s'était offert, l'étonnement du premier enfant, la satisfaction de voir ses blés onduler dans la lumière douce du soleil couchant. Fallait-il que cela disparaisse avec lui et soit englouti à jamais dans le néant qui le terrifiait ? Non, tout cela n'allait pas disparaître. Au contraire, tout continuerait comme si de rien n'était. Il regarda sa main : elle tremblait. Il se sentait oppressé. Il n'avait plus la force de se lever.

D'en bas, Margot cria :

— Lucien, t'es levé ?

— Oui, j'arrive, bougonna-t-il.

Il n'était pas certain qu'elle l'ait entendu. Il resta encore de longues minutes étendu sur le dos, les yeux fixés au plafond, là où le plâtre s'était écaillé en formant une sorte de balafre, comme si elle était susceptible d'apaiser son angoisse. Il fut contrarié de ne pas trouver Margot en bas. Il rejoignit Julie dans ce qu'ils appelaient la fromagerie, une longue pièce très fraîche qu'ils avaient aménagée pour fabriquer des tommes. Elle versait le lait caillé dans des moules tapissés d'une toile. Avec le lait d'été, la pâte des tommes prenait une belle couleur jaune.

— Ta mère n'est pas là ?

— Elle ne pouvait pas attendre.

— Bon, j'y vais.

Julie secoua la tête.

Il la voyait de dos, penchée sur ses moules, toujours scrupuleuse dans son travail. Jamais elle ne s'était plainte, mais aimait-elle vraiment ces tâches éreintantes de la

ferme ? Il n'en avait jamais parlé avec elle. Égoïstement, ça l'arrangeait de croire sa fille heureuse.

Dans le chemin pierreux qui conduisait au pré, il ressentit à nouveau ce poids qui lui écrasait la poitrine. Il se demanda ce que cela signifiait. Soudain surgit dans le chemin une grosse boule de poils noirs qui bondit dans ses jambes pour lui faire la fête.

— La paix, le chien... La paix !

Il posa une main sur sa tête pour le caresser. C'était un bâtard de griffon espiègle et désobéissant qu'il n'avait jamais appelé que « le chien », comme tous ceux qui l'avaient précédé. Mais celui-ci n'avait pas son pareil pour remettre dans le droit chemin une vache qui s'égarait dans un taillis. Le chien s'étendit sur le dos pour qu'il lui gratte le ventre, son plaisir favori.

— Allons, ce n'est pas le moment de jouer.

À contrecœur, le chien se remit sur ses pattes et repartit. Quand une première vache apparut au détour du chemin, Lucien avait oublié ses pensées les plus sombres. Il rejoignit sa femme. Elle avait rassemblé ses cheveux sous un foulard. Elle avait de beaux yeux verts dont Julie avait hérité. Une mince pellicule de sueur luisait sur sa lèvre supérieure.

— Tu dormais si bien ; fallait pas te déranger, je me débrouille très bien toute seule.

— Je sais, mais...

Il laissa sa phrase en suspens. Jamais il ne lui aurait avoué qu'il avait besoin de sa présence pour se sentir rassuré. Heureux ? Il ne savait pas trop ce que ce mot signifiait. Le temps l'avait usé jusqu'à la corde comme le soleil finit par brûler des rideaux qui tombent en poussière dès

qu'on les touche. Voilà que ça le reprenait. Il détourna la tête pour que Margot ne lise pas la peur sur son visage.

— Tu ne sembles pas dans ton assiette depuis quelque temps, constata-t-elle.

— Je ne vois pas ce qui te fait dire ça !

Avec la longue trique qu'elle avait à la main, elle frappa la croupe d'une vache qui s'était arrêtée pour brouter une touffe d'herbe en forçant toutes les autres à s'immobiliser.

— Tu devrais peut-être voir un médecin.

— Tu sais ce que je pense des médecins... Si ce n'est pas grave, ça passe tout seul, et, si c'est grave, ils n'y peuvent pas grand-chose... Je ne suis pas malade !

— Comme tu veux...

— Je me demande si j'ai bien fait.

— Bien fait quoi ?

— D'embaucher ce garçon.

— Mais pourquoi ?

— Il va sur ses vingt ans.

— Et alors ?

— Julie a dix-sept ans.

Margot éclata de rire. Un rire franc, le genre de rire qui ne se pose pas de questions.

— Pourquoi ? Tu veux la mettre en cage, ta fille ? Si ça doit se faire, ça se fera. Vraiment, je te trouve un peu bizarre par moments.

Lucien se rembrunit.

Toute la journée, il avait fait chaud. Une chaleur lourde, poisseuse et, lorsque Frank descendit du car, l'orage menaçait. Il aurait dû être joyeux ; pourtant, son air sombre et buté que Sebastiano appelait « sa tête des mauvais jours » ne l'avait pas quitté de tout le trajet. Tout ça à cause du regard que le vieux saligaud lui avait jeté au moment où

il fourrait quelques vêtements de rechange dans son sac à dos. C'était un regard implorant un pardon qu'il ne serait jamais capable d'accorder.

Le trimballer dans son fauteuil roulant, si. Aider sa mère à le déshabiller pour le mettre au lit, pourquoi pas ? Il accomplissait son devoir sans trop rechigner. Il ne refusait jamais de saisir son père par les aisselles et de le plonger dans l'eau savonneuse du baquet pour que sa mère le lave. Il supportait mal la vue de ses jambes amaigries qui ballottaient dans l'air comme de tristes pantins sans vie. Il n'avait pas le choix. Mais pardonner, ça jamais !

De toute façon, Frank pensait que ce regard suppliant n'était que de la comédie, un nouveau subterfuge pour lui empoisonner la vie. Il était sorti en claquant violemment la porte. L'autre avait dû en trembler sur son fauteuil.

Dehors, Sebastiano l'attendait assis sur le rebord du muret de la maison d'en face, adossé à la grille du jardin.

— Tu en as mis du temps.

— Tu m'attendais ?

— À ton avis ?

Sebastiano était souvent déroutant et, à dire vrai, plutôt lunatique. On avait l'impression qu'il ne pouvait se passer de Frank et il était toujours collé à ses basques. Même à l'usine, pendant les pauses, il trouvait le moyen de venir discuter avec lui. Tout comme il pouvait ne pas lui donner le moindre signe de vie pendant une semaine.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Sebastiano remarqua :

— On aurait pu faire des tas de choses ensemble.

— Je ne m'absente que trois ou quatre jours, ce n'est pas la fin du monde !

— Qu'est-ce que je vais fiche ?

— Tu trouveras bien...

Qu'auraient-ils fait ? Traîner à la terrasse des cafés en essayant de soulever des filles ? Aller au Rex ou au Palace pour voir un de ces westerns dont Sebastiano raffolait ? À moins qu'ils ne s'offrent une virée en Belgique pour acheter du tabac beaucoup moins cher de l'autre côté de la frontière. À condition que Sebastiano puisse emprunter la camionnette de son père, Cesare Parodi, qui était artisan maçon. C'était une vieille Peugeot 202 noire, toute brinquebalante, avec son capot en forme de bec d'oiseau de proie.

C'est ainsi qu'ils passeraient ces jours d'été, goûtant à une liberté qui les enivrerait et les écraserait à la fois, et que seule l'apparition d'une fille en robe légère et aux lèvres peintes viendrait troubler en faisant battre leur sang avide et farouche. D'ailleurs, ils ne vivaient que pour ça. Pour ce baiser arraché au moment de se séparer. Pour un sein peloté dans l'ombre complice d'une salle de cinéma. Ce qui se déroulait sur l'écran n'avait plus aucune importance. Seule comptait cette main sur ce sein qui frémissait.

À vingt ans, Sebastiano avait déjà couché ! Avec la fille qui tenait la caisse de l'Économat. Elle s'appelait Hélène. Il avait raconté à Frank que, la première fois, il l'avait déshabillée à l'arrière de la camionnette avant de l'étendre sur une pile de sacs de ciment vides, et là, il l'avait « astiquée ». Le romantisme n'était pas son fort !

— Tu l'aurais entendue gueuler, avait précisé Sebastiano, émoustillé par ce souvenir.

Hélène était une jolie brune plantureuse au regard rieur. Sa poitrine un peu forte accompagnait chacun de ses gestes d'un sensuel mouvement de balancier que Frank ne pouvait s'empêcher de suivre des yeux quand ils prenaient un verre ensemble. Et chaque fois qu'Hélène accrochait son regard, elle lui adressait un sourire complice qui le faisait rougir.

— Hélène te tiendra compagnie, tu ne seras pas malheureux !

— Pas de danger, elle travaille, et puis...

Sebastiano n'avait pas fini sa phrase.

— Et puis ? insista Frank.

— Ça ne va plus très bien entre nous. Je crois qu'elle est tombée amoureuse d'un autre gars.

— Ce sont des choses qui arrivent, même aux meilleurs !

— Ne te fiche pas de moi.

Ils descendaient l'avenue de la gare au bout de laquelle le car s'arrêtait.

— Tu sais que l'Ancien a une fille ? demanda Sebastiano pour changer de sujet.

— J'en ai entendu parler.

— menteur ! Je suis sûr que tu as accepté sa proposition rien que pour voir quelle tête elle a.

— Tu dis n'importe quoi.

— T'en approche pas de trop près sinon l'Ancien pourrait bien te coller son poing sur la gueule, dit Sebastiano en rigolant.

Le car attendait. Il n'y avait pas grand monde à l'intérieur. Frank ne desserra pas les dents de tout le trajet.

Sur la place de l'Église, il demanda le chemin de la ferme des Kasner à une vieille femme qui poussait une carriole chargée de légumes.

— Ah ! la ferme des boches ? Vous ne pouvez pas vous tromper.

Frank n'avait jamais songé que les Kasner pouvaient avoir des origines allemandes mais, visiblement, c'était le genre de chose qu'on n'oubliait pas dans le village. La vieille s'embrouilla dans ses explications. La ferme était beaucoup plus éloignée que ce qu'il pensait. Il marcha longtemps, et les sangles de son sac lui meurtrissaient les